Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques

Archives

22 | 1999

Réflexions historiographiques

L'histoire qui vient

Carlos Barros

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2382>

DOI : 10.4000/ccrh.2382

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 20 avril 1999

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Carlos Barros, « L'histoire qui vient », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 22 | 1999, mis en ligne le 17 janvier 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/2382> ; DOI : 10.4000/ccrh.2382

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

L'histoire qui vient

Carlos Barros

- 1 La façon d'écrire l'histoire qui a triomphé chez les historiens professionnels, après la Seconde Guerre mondiale – l'histoire comme une science –, a eu comme résultat, au niveau de la pratique, une histoire économique, sociale, structurale et objectiviste, affichant, d'une part l'ambition d'une histoire totale, d'autre part l'étude du passé pour comprendre le présent et construire un meilleur futur. Cette écriture de l'histoire a été fortement contestée, au cours de la dernière décennie, au moment même où le projet philosophique qui la soutenait entraînait en crise.
- 2 Si ce qui précède est évident, il y a une chose qui l'est beaucoup moins – et la raison d'être de ce travail est d'essayer de l'expliquer – c'est le fait que la communauté des historiens ait formulé, petit à petit, de nouveaux consensus sur la façon d'exercer la profession ; et ceci, le plus souvent, sans le savoir, car les processus qui appellent de nouvelles convergences sont plutôt les produits des pratiques que les conséquences d'un débat explicite. La crise de l'histoire de cette fin de siècle – rôle décroissant des historiens et de l'histoire dans la société – est accompagnée d'une formidable augmentation de la production historiographique, laquelle a énormément renouvelé les sujets et les méthodes : d'une façon inégale et désordonnée, sans réflexion. Cela limite gravement les résultats potentiels de la recherche historique et leur nuit.
- 3 Nos premières propositions concernent la façon dont les communautés scientifiques, en général, reconstruisent, à travers les processus critiques, leur dénominateur commun.
- 4 Nous énoncerons successivement, par seize thèses, les critères qui nous semblent fondamentaux pour élaborer un nouveau consensus historiographique, actuellement en gestation. Nous espérons favoriser le débat en contribuant à le centrer et en promouvant la dissidence. La transition vers le paradigme historiographique du XXI^e siècle n'est pas achevée ; elle n'est même pas inévitable.

L'historiographie avance par sauts et non par simple accumulation. elle dépend des décisions consensuelles et ponctuelles de la communauté des historiens

- 5 Dans tous les bons livres d'historiographie, on explique que la connaissance historique est jalonnée de ruptures et de désaccords sur la façon d'écrire l'histoire. Ont été particulièrement importants, le passage traumatique de l'histoire métaphysique, sacrée ou littéraire à l'histoire positiviste du XIX^e siècle, la révolution historiographique engagée par l'école des *Annales* et le matérialisme historique, contre le concept positiviste de l'histoire. Cette façon de concevoir l'histoire de l'histoire, à travers les révolutions disciplinaires, est débitrice de la conception matérialiste de l'histoire.
- 6 Thomas S. Kuhn, physicien converti à l'histoire des sciences, appliquant la méthode de l'histoire au devenir de la connaissance scientifique, spécialement celle des sciences de la nature, a révolutionné la philosophie des sciences à partir des années 1960. Il a malmené les conceptions néopositivistes dominantes (Popper) qui restreignaient, bien plus qu'on ne le pense généralement, le développement du programme historiographique initial du matérialisme historique et des *Annales*.
- 7 À la différence des positivistes, anciens et nouveaux, Kuhn situe l'origine des certitudes scientifiques, plus dans les consensus disciplinaires successifs des communautés scientifiques – après des périodes de crise et de rivalités théoriques – que dans la vérification (ou la falsification) empirique pourtant indispensable. Les principes de Kuhn, élaborés à partir de l'histoire des sciences, peuvent être appliqués aux sciences sociales et humaines. Sur le modèle de Kuhn théorisant l'évolution historique des sciences, les historiens sont désormais en mesure de théoriser la science de l'histoire.
- 8 Au cours des précédentes décennies, l'intérêt de Kuhn, et d'autres scientifiques pour l'histoire n'a pas correspondu à un intérêt réciproque des historiens pour l'histoire et la philosophie des sciences. La raison en est la séparation, souvent teintée d'animosité, entre les sciences et les lettres, entre les sciences dites « dures » et les sciences sociales et humaines (l'ultérieur « ramollissement » des sciences physiques est passé inaperçu). Quand, exceptionnellement, il a existé une relation entre l'histoire et la science « stricte », elle s'est établie avec la science néopositiviste – par exemple pour importer des méthodes quantitatives – malgré l'hostilité de Karl Popper envers tout historicisme. Au reste, le désintéressement spontané de l'historien pour la théorie vient confirmer ce décalage entre la recherche historique, l'historiographie et la philosophie des sciences, la branche actuelle la plus productive de la philosophie.
- 9 La résolution de la crise d'identité de la discipline historique, passe, à notre avis, par l'application de la théorie de Kuhn au développement des sciences historiques.

D'un paradigme à l'autre

- 10 Un paradigme commun est l'ensemble des engagements partagés par une communauté scientifique : éléments théoriques, méthodologiques et normatifs, croyances et valeurs. Un paradigme global est formé par des paradigmes partiels. Le fonctionnement d'un

paradigme commun est consubstantiel à l'existence d'une discipline unifiée. L'un justifiant l'autre. Pluralité d'orientations, existence d'écoles ne sont pas exclues, au contraire : nous ne trouverons jamais une entière homogénéité théorique et méthodologique entre les membres d'une communauté (ce n'est d'ailleurs pas conseillé pour la bonne marche d'une discipline). Le concept historiographique du paradigme a été créé par Kuhn pour expliquer les mécanismes réels d'apprentissage et de consensus, à l'intérieur de toute communauté mature de scientifiques (nécessairement plus ouverte qu'une école avec ses théories, ses leaders et sa hiérarchie). L'histoire scientifique, au-delà des écoles historiographiques nationales, n'aurait pas pu s'établir sans un paradigme commun.

- 11 L'hypothèse du paradigme commun aux historiens du xx^e siècle, trébuche d'emblée sur deux problèmes. Premièrement, la relative rivalité des deux grandes écoles historiographiques, les *Annales* et l'historiographie marxiste. Elles ont construit, pour la première fois, un paradigme commun, dans le premier xx^e siècle, combattant avec succès l'histoire traditionnelle, événementielle, narrative, politique, biographique. Deuxièmement, la persistance d'une troisième composante, positiviste, rarement admise par les nouveaux historiens, mais qui se reflète dans le caractère manifestement empirique, a continué à imprégner les travaux historiques, avec ce que cela a de positif (critique et utilisation des sources) et, de négatif (mépris pour la réflexion et la théorie).
- 12 Indépendamment du degré de conscience de tel ou tel historien, ou du degré d'acceptation du consensus, le paradigme existe et fonctionne ; avec les paradigmes partiels et partagés qui constituent l'actuel, mais déjà vieux, paradigme du xx^e siècle, à savoir l'histoire scientifique, il faut compter avec les idées suivantes : histoire totale, passé/présent/futur, histoire-science sociale, histoire explicative, histoire économique et sociale, sources non narratives, quantitativisme, monographies régionales, multiplicité de temps.
- 13 La mise en œuvre du paradigme *Annales*-marxisme, à partir de la deuxième moitié du xx^e siècle, a souffert de sévères limitations et déviations à cause de ses propres défauts : survivance du positivisme (méthode et théorie), objectivisme efficacement renforcé par l'économisme marxiste et par le structuralisme (dont le paradigme a dominé les sciences sociales, du moins jusque en 1968).
- 14 Trois échecs, successifs et dépendant les uns des autres, du paradigme du xx^e siècle, ont ouvert et alimenté la crise actuelle ainsi que les réactions des historiens à son égard.
 - dans les années soixante-dix, à un retour progressif du sujet : d'abord social (historiographie marxiste, anglo-américaine), puis mental (histoire française des mentalités) et enfin traditionnel (biographie, histoire politique).
 - L'histoire totale est abandonnée comme orientation de la recherche. Elle est proclamée hors d'atteinte, mais devant être maintenue comme « horizon utopique » et non théorique. À partir des années quatre-vingt, l'histoire se développe exactement en sens contraire, en se fragmentant jusqu'à l'infini, en sujets, genres et méthodes.
 - La connexion passé/présent/futur a échoué ; par exemple, en histoire des femmes. L'histoire des femmes s'est développée en marge des *Annales* et du matérialisme historique, surtout dans ses débuts, contre les habitudes pré-théoriques de l'influence positiviste persistante. L'échec le plus grand a été l'incapacité de l'histoire à prévoir les révolutions de la période 1989-1991 ainsi que la transition du socialisme au capitalisme dans l'Europe de l'Est. L'histoire scientifique a su assimiler le marxisme historiographique, mais a été incompétente pour analyser et expliquer les réalisations historiques du marxisme politique.

- 15 D'autres déviations s'opposent au paradigme commun de l'histoire comme science sociale et provoquent des réactions internes et externes qui contribuent, depuis les années soixante-dix, à dessiner le nouveau consensus historiographique ; processus de gestation, de dispersion et d'incertitude, dont l'issue n'est pas garantie. L'hypothèse de la marginalité existe ; une histoire de plus en plus éloignée des sciences sociales – et naturelles – et de plus en plus proche de la fiction, ou de l'intérêt érudit d'une éminente minorité ; une histoire qui aurait des difficultés croissantes pour faire voir son utilité sociale et son rôle capital dans l'éducation des citoyens et dans la recherche.
- 16 Dans le chapitre des réactions internes, nous signalerons, comme les plus criantes :
- le retour des genres traditionnels (histoire politique, biographie historique, histoire récit), c'est-à-dire de l'histoire historicisante, que depuis la période de l'entre-deux-guerres Bloch, Febvre puis Braudel semblaient avoir vaincu ;
 - le conservatisme académique de certaines orientations qui s'ingénient à maintenir le paradigme historique du ^{xx}e siècle, comme s'il ne se passait rien, argumentant, sur la défensive, qu'il est préférable de répéter indéfiniment le savoir accumulé plutôt que d'accepter la fragmentation de l'histoire ;
 - le révisionnisme historiographique qui, profitant de la conjoncture idéologique des années quatre-vingt, prétend détourner les historiens des révolutions sociales modernes ainsi que des dictatures implantées pendant la période de l'entre-deux-guerres en Allemagne, en Italie et en Espagne.
- 17 Au chapitre externe, on notera la façon excessive dont l'idéologie post-moderne influence l'historiographie actuelle. La critique sans pitié de l'idée de progrès – base philosophique commune du paradigme des historiens contemporains – ainsi que le « tout est valable » méthodologique, poussent beaucoup d'entre eux à accepter la fragmentation actuelle de l'histoire ; ils considèrent comme incompatibles la présente liberté de sujets, de genres, de méthodes, de théories, et la vigueur d'un « paradigme unificateur ». Le caractère destructif du post-modernisme en freine les effets et ne l'utilise pas comme alternative historiographique.
- 18 Les événements de 1989-1991 ont paru donner raison à ceux qui annonçaient la fin des tentatives modernes de transformation du monde, pour les contredire, presque immédiatement, avec le paradoxal retour au pouvoir des ex-communistes, dans presque tous les pays de l'Est, moyennant des élections. Ce processus rapide et contradictoire s'est reproduit avec la proclamation de la fin de l'histoire que fit en 1989, avant la chute du mur de Berlin, Francis Fukuyama. Il assurait que la modernité avait réalisé ses objectifs, avec la généralisation, comme unique solution, de la démocratie libérale. La colère des historiens professionnels, en réponse à ce qui heurte leur connaissance de l'histoire – et met en question leur profession – ne doit pas occulter l'enseignement majeur du débat sur « la fin de l'histoire », qui peut aussi se déduire de la critique de la post-modernité : l'épuisement de la théorie progressiste de l'histoire, concept fataliste d'une histoire qui avance vers une fin heureuse, fixée au préalable.

L'histoire comme science

- 19 La lente redécouverte au cours des vingt dernières années – dans les cendres de la vieille histoire objective, économiste et structuraliste, – du rôle du sujet et du libre arbitre de l'historien, a semé, une fois de plus, des doutes dans la profession. La scientificité de

l'histoire lui permet-elle de reproduire le passé « tel qu'il a été ». La persistance de ce concept, éminemment positiviste, de la science et de l'histoire, d'après Ranke, parmi les historiens des *Annales* et/ou marxistes, a poussé l'histoire, soit vers la littérature, en exacerbant la subjectivité de l'historien, soit vers une nouvelle contemporanéité, sans prétention à la scientificité, qui oppose l'engagement social de l'historien à ses responsabilités de chercheur.

- 20 Les doutes de l'historien au sujet de la subjectivité – ses certitudes sur le relativisme de la connaissance historique – le rapprochent de la philosophie des sciences. Ils sont, paradoxalement, perçus par la communauté des historiens, imprégnée de positivisme, comme une rupture avec les sciences naturelles, comme un retour aux humanités classiques, en décalage avec les avancées fondamentales de l'historiographie du ^{xx}e siècle. La contradiction est facilement résolue – parce qu'il est très difficile de travailler guidé par des concepts relatifs – en reformulant la science historique en fonction des dernières avancées épistémologiques des sciences et, singulièrement, des sciences naturelles.

La redéfinition de l'histoire comme science et la nouvelle physique

- 21 La conception de l'histoire doit-elle changer quand la vision scientifique du monde change ? Nous pensons que oui. Au ^{xx}e siècle la mécanique newtonienne a été abandonnée au profit de la physique quantique et de la théorie de la relativité ; néanmoins, l'objectivisme et l'absolutisme de la vieille mécanique ont continué à conditionner largement la jeune science historique. Le principe d'indétermination (Heisenberg), le principe de complémentarité (Born), la complexité et le chaos réintroduisent le sujet et relativisent la vérité scientifique. La proximité réelle entre les sciences de la nature et les sciences sociales (entre les sciences physiques et les humanités), beaucoup plus compatibles maintenant qu'au début du siècle, a été, jusqu'ici, plus souvent reconnue par les scientifiques « durs » – le succès de l'objectivisme relatif de Kuhn s'explique aussi grâce à cela – que par les humanistes qui, depuis le positivisme (Comte), ont cherché et ont trouvé, dans les sciences de la nature, une référence épistémologique et une méthodologie scientifique sûre.
- 22 À la fin du siècle, un concept scientifique s'impose, qui met fin à la séparation positiviste objet-sujet. L'histoire peut-elle rester étrangère à cette révolution scientifique quand sa propre pratique l'a amenée à conclure : pas de vérité absolue en marge de l'observateur actuel et du sujet historique ? L'histoire est, ou peut être aussi scientifique que la nouvelle physique. La nouvelle science (avec sujet) n'est, ni moins, ni plus scientifique que la vieille science du positivisme. Le consensus historiographique s'est brisé, il y a longtemps, sur une définition et une pratique objectivistes de notre discipline ; les historiens ne pourront le recomposer qu'en assimilant la nouvelle réalité scientifique, relativiste et transdisciplinaire, qui va caractériser le ^{xxi}e siècle. La reconstruction du paradigme commun des historiens, sans lequel l'histoire serait incapable de dépasser l'émiettement actuel (ni de retrouver son rôle dans la société), doit prendre note des changements paradigmatiques, dans l'ensemble des sciences sociales et dans les concepts scientifiques généraux, dictés, hier comme aujourd'hui, par les sciences de la nature (ce qui prouve que la science n'a pas abandonné ses fondements matériels, réels). Ainsi, l'épistémologie et la méthodologie des sciences « dures » et des sciences « molles » se rapprochent ; les consensus paradigmatiques deviennent de plus en plus inclusifs.

L'histoire de l'humanité n'avance pas vers un but fixé au préalable. elle ne recule pas, non plus

- 23 L'étude du passé, à partir des problèmes du présent, méthode partagée par les historiens, pourrait justifier l'utilité sociale de l'histoire dans la lutte de l'humanité pour un futur meilleur. Cette idée, naïve et optimiste, du progrès indéfini selon lequel le développement scientifique et technique générerait une succession de formes sociales, à chaque fois plus avancées, s'est heurtée aux réalités des guerres mondiales et des horreurs politiques (Auschwitz, le Goulag...). Plus récemment, on a pris conscience de la détérioration irréversible de l'environnement et de l'évidence que le bien-être économique ne favorisait qu'une minorité de pays industrialisés et condamnait le reste de l'humanité à la misère. La religion laïque du progrès indéfini s'est achevée avec la chute des pays « socialistes » qui prétendaient construire une société communiste définitive et qui, maintenant, cherchent dans le capitalisme, la solution à leurs problèmes économiques et sociaux, sans trop de succès d'ailleurs.
- 24 Il n'existe pas, fixé au préalable, un but de l'histoire de l'humanité, comme on l'a cru pendant des siècles (le jugement final de l'histoire providentialiste, la démocratie libérale de Hegel-Fukuyama, la société sans classes de Marx). Il n'existe pas non plus de vérité scientifique fixe et permanente. Il n'est pas, non plus, garanti que l'évolution sociale soit ascendante si on développe l'économie, la science et la technique. Que le projet de la modernité, pleinement réalisé, soit arrivé à sa fin (Fukuyama), qu'il n'aboutisse jamais (post-modernisme) ou qu'on s'achemine vers un « nouveau Moyen Âge » ne veut pas dire qu'il n'y aura plus de progrès, et que l'humanité ne doive pas, dans tous les cas, se fixer des objectifs ambitieux, mobiles. Le sujet de l'histoire est plus libre et le futur plus ouvert que ce que l'on pouvait soupçonner.
- 25 L'histoire nous a enseigné que les sentiments de confusion et d'incertitude qui accompagnent les périodes de transition finissent, tôt ou tard, avec l'introduction de nouvelles réalités (et de nouveaux paradigmes). D'autre part, le progrès historique est relatif : ni absolu, ni linéaire ni inexorable, il est mesuré depuis le présent et non depuis le futur (sauf pour les voyageurs du temps) ; un futur existerait donc, ouvert à diverses alternatives succédant à un passé qui ne revient jamais. Une nouvelle idée rationnelle – et non pas théologique – du progrès, qui continuerait à inclure des ruptures et des révolutions – politiques et sociales, culturelles et scientifiques –, situerait le sujet au centre de l'histoire, reconnaîtrait le rôle mobilisateur des utopies, mais ne les confondrait pas avec les sciences.

Sans le sujet, du passé et du présent, une histoire objective n'est pas possible

- 26 Une redéfinition de la vérité scientifique qui tiendrait compte du sujet observateur et ferait ressortir la fonction de l'historien dans le processus de la recherche donnerait raison à certains paradigmes du ^{xx}e siècle dont l'application a été limitée par la survivance des idées positivistes (celui de l'histoire-problèmes des *Annales* et celui de la fonction clé de la théorie, dans le matérialisme historique). Le nouveau concept d'objectivité relative, au plan épistémologique, va bien au-delà de la vieille histoire

explicative. Restaurant le « sujet fort » comme source d'objectivité (la communauté scientifique de Kuhn définit ce qui est ou n'est pas objectif), fusionnant objet et sujet, ce concept postule qu'ils n'ont pas de vies séparées. Il revient aux historiens – individuellement ou collectivement – de travailler avec les données, afin d'interpréter, d'expliquer, de rechercher la cause et le sens des faits historiques. L'historien doit construire théoriquement son objet et le vérifier empiriquement, comme le font les scientifiques « durs » et beaucoup d'autres, en sciences sociales. La survivance des mauvaises habitudes du positivisme (qui croit faire disparaître le sujet-observateur) contredit l'apport le plus audacieux du paradigme historiographique du xx^e siècle, la scientificité de l'histoire.

- 27 La dérive de l'écriture de l'histoire, depuis les années soixante-dix, vers l'histoire du sujet mental, anthropologique, culturel, et plus récemment vers l'histoire du sujet individuel, a fait oublier le sujet collectif, social de l'historiographie sociale anglo-américaine, le neutralisant, d'abord à cause de la dépression idéologique post-soixante-huitarde, ensuite à cause de la vague conservatrice des années quatre-vingt. Dans le débat historiographique, les positions des révisionnistes apparaissent. Elles affichent un point de vue contraire. On voit aussi se former l'« histoire immédiate » : 1989 est à nouveau la date clé, l'année du bicentenaire de la Révolution française et des révolutions démocratiques à l'Est. Le retour de la révolution et des masses comme acteurs, en Europe centrale, entre 1989 et 1991, vécu, en direct, à la télévision, dans le monde entier, marque le retour du « sujet fort » de l'histoire, sujet que l'historiographie fondée sur le vieux paradigme – des *Annales* ou marxiste – avait finalement laissé de côté, fidèle à une histoire économique et sociale structurelle ou à une histoire des mentalités, étrangères à l'histoire sociale.
- 28 Cette émergence conjointe du « sujet fort » dans la nouvelle épistémologie scientifique et du « sujet fort » de l'histoire récente n'est pas accidentelle. Elle nous signale que nous rentrons dans l'ère post-postmoderne. Elle annonce les préconditions d'une nouvelle configuration. Qu'apporte la revalorisation de l'investigateur d'une part et de l'agent historique de l'autre ? La réponse est un nouveau point inaccompli des programmes des *Annales* et des historiens marxistes, l'histoire, humaine de Bloch et de Gramsci : les hommes faisant et décidant de leur propre histoire, tant de l'histoire de la science que de l'histoire des faits. Considérer le sujet et l'objet de l'histoire comme une même réalité est un principe facile à énoncer mais difficile à appliquer avec les schémas méthodologiques et ontologiques dont nous héritons. C'est un défi pour les historiens du futur.

De la détermination économique simple des faits historiques à leur détermination globale et complexe, concrète et révisable

- 29 Le paradigme objectiviste – d'après Kuhn, aucun paradigme ne cesse d'être en vigueur tant qu'il n'est pas totalement remplacé – a favorisé, pour expliquer les faits historiques, le déterminisme de l'économie, y compris de la géographie. Ceci s'est fait au détriment de la causalité subjective des luttes sociales et de celle d'autres déterminants : les mentalités et la culture, la politique et le pouvoir, les individus et les institutions, que l'historien rencontre tous les jours dans sa pratique.

- 30 La réaction subjectiviste contre la priorité donnée à l'histoire économique, infrastructurelle, a suivi – mais pas toujours – la règle du pendule en soulignant l'indétermination des événements historiques. Au point que l'histoire serait le royaume de la contingence absolue : un sujet sans objet. Ainsi, dans un premier moment, l'historiographie ne s'est pas intéressée à la recherche des causes et des explications, puis a nié la possibilité de les connaître au moment même où des conceptions plus traditionnelles de l'histoire revenaient sur le devant de la scène. Par ailleurs une idée d'origine néopositiviste se développait : la possibilité d'appréhender la réalité au delà du discours, le « tournant linguistique » dans sa version la plus radicale. Notre proposition vise à dépasser la polémique concernant le couple détermination/indétermination. Il s'agit de mener « une analyse concrète de chaque situation historique concrète », afin d'enquêter, sans *a priori*, sur le degré possible de détermination d'un fait historique. Son traitement dépend, comme on le sait, des sources conservées, des méthodes de recherche, des connaissances (en dehors des sources), des hypothèses et des théories qu'utilise l'historien. Le résultat est révisable dans la mesure où les facteurs subjectifs de la recherche varient.
- 31 La recherche des causalités matérielles s'est révélée être une solution insuffisante, et en maintes occasions erronée. La méthodologie non réductionniste doit poursuivre la recherche de la détermination globale des faits historiques, au-delà des schémas simplificateurs et séparateurs (objet/sujet, base/superstructure, économie/politique/culture) propres au paradigme objectiviste contestable, économiste et structuraliste. Une recherche spécifique nous dira, dans chaque cas, le degré de complexité de la combinaison des déterminations.
- 32 La réalité est plus complexe que nos métaphores mécaniques. L'usage de celles-ci nous éloigne, en conséquence, de l'objectif de notre étude. Mais il arrive que des schémas simples puissent rendre plausibles une description, voire une explication, car la complexité inclut la simplicité. Dans chaque cas, le problème est d'articuler globalement l'économie avec le reste : la politique et les mentalités font aussi partie de la vie économique et matérielle, et *vice-versa*. De là, l'invariable incapacité de la métaphore de l'immeuble de trois étages (économie/politique/culture), pour comprendre, décrire et expliquer les faits historiques avec justesse. La détermination économique est aussi, habituellement, une détermination globale et complexe.

De la validité d'un sujet de recherche ou d'un genre historiographique

- 33 Le paradigme objectiviste a attribué à l'objet, au thème de la recherche, une valeur excessive, voire magique, dans la légitimation de la scientificité de l'objet et dans celle de l'utilité sociale d'une œuvre historique. Les grandes innovations historiographiques du passé ont été en premier lieu des innovations thématiques. Dans chaque époque historiographique, on privilégie une forme d'histoire. À l'histoire politique a succédé l'histoire économique et sociale, et à celle-ci ont succédé l'histoire des mentalités, l'anthropologie historique et la nouvelle histoire culturelle, puis, fermant le cercle et le siècle, on a assisté à un retour de l'histoire politique (porteuse, dans de nombreux cas, de nouvelles pistes de recherche). En général, dans chacun de ces thèmes, on a obtenu de bons résultats, sous l'influence des sciences sociales correspondantes, sciences politiques,

psychologie, anthropologie, sociologie, économie. Il n'est plus acceptable de favoriser ou de disqualifier *a priori* un thème ou un genre historiographique, sans avoir analysé les problèmes posés, les méthodes appliquées et les résultats obtenus. La plupart des champs historiographiques qui, en cette fin de siècle axée sur les bilans, sont susceptibles d'être traités, ont déjà été abordés par l'histoire professionnelle.

- 34 Cette variété d'objets – sans précédent – est une conquête irréversible de l'historiographie contemporaine. L'élargissement du type de sources utilisées (de la documentation écrite à « tous les documents », comme disait Lucien Febvre), a été suivi d'une telle extension du territoire thématique de l'histoire qu'il devient maintenant difficile de découvrir de nouveaux territoires historiographiques. Même si de nouveaux objets peuvent encore émerger, le centre de gravité du renouvellement historiographique suivra une direction désormais plus méthodologique et plus théorique. Le premier problème à résoudre est celui de la fragmentation de l'histoire en de multiples objets déconnectés les uns des autres. L'incapacité de l'historiographie du *xx*^e siècle à offrir une explication d'ensemble, unitaire, du passé des hommes, est patente là où ses avancées sont les plus manifestes, à savoir dans la diversification thématique. Le paradoxe est que, sous la multiplication des spécialités et des sous-spécialités, se cache la quête d'une histoire totale (comprise comme horizon utopique) : l'idée qu'il faut « tout » étudier. Le prix payé a été l'abandon de l'essentiel : la recherche globale de l'histoire des faits, des époques et des civilisations.

De la nécessaire pluralité de l'innovation méthodologique

- 35 Le paradigme historiographique du *xxi*^e siècle sera nécessairement plus global et plus transnational que celui du *xx*^e siècle. Une plus grande interaction, entre les représentants des différents types d'histoire, et entre les historiographies nationales, en finirait avec le préjugé académique qui consiste à disqualifier les apports extérieurs. Il faut prêcher la tolérance, vertu intellectuelle dont l'absence devrait déclencher tous les signaux d'alerte possibles : en effet la question de la pluralité de l'innovation méthodologique est centrale pour recomposer un paradigme commun aux historiens, et pour avancer à nouveau, malgré les multiples variétés historiographiques, sur un terrain commun ; unique solution pour que la discipline reconstruise finalement ses signes d'identité.
- 36 Au temps de l'hégémonie objectiviste, la méthodologie quantitative était le critère d'exactitude et de scientificité. Aujourd'hui le retour à des méthodes qualitatives nous fait courir le risque de nous mener à d'autres extrêmes. Le plus sûr serait une combinaison des méthodes qualitatives et quantitatives si le sujet, les questions et les sources l'exigent et/ou le facilitent.
- 37 La méthode qualitative, par excellence, des historiens est la narration. Stigmatisée comme paradigme d'une histoire traditionnelle, à laquelle la nouvelle histoire des *Annales* et l'histoire marxiste font le reproche – non sans raison – d'être superficielle, descriptive et événementielle, la narration revient, vers 1975, comme indice de la crise de l'histoire scientifique (Stone). Des auteurs représentatifs comme Georges Lefebvre et Jerzy Topolsky ont défendu, il y a longtemps, une histoire récit explicative, au-delà de l'infrahistoire vulgarisatrice. Et des philosophes, comme Paul Ricœur, ont argumenté, dans le même sens, que toute histoire est narration, récit : même *La Méditerranée* de

Fernand Braudel, œuvre paradigmatique de la macrohistoire structurelle de longue durée.

- 38 La vérité est que, préjugés mis à part, nous tous, les historiens, employons le récit, la cohérence narrative, pour donner forme à nos recherches : combien de fois les conclusions n'adoptent leur forme finale qu'au moment de la rédaction ? La bonne et la mauvaise histoire, que l'on se réfère à la qualité ou à l'orientation, dépend plus du fond que de la forme. Une histoire narrative, non positiviste, globale et socialement utile est possible. La forme narrative ne débouche pas nécessairement sur une histoire conservatrice.
- 39 Une des dernières voies de rénovation historiographique du paradigme objectiviste, économiciste et structurel, qui ne renonce pas à l'histoire explicative, ni au récit historique, est dans la réduction de l'échelle d'observation, dans la microhistoire, très différente de la vieille histoire locale. Parallèlement, au moyen de l'histoire comparée, ancien projet critique encouragé par Marc Bloch, on nous propose une autre façon de faire de la macrohistoire. La connexion entre la microhistoire et une macrohistoire renouvelée est encore à réaliser ainsi que des recherches historiques vraiment globales (au-delà de la caricature mécaniste des trois niveaux). Le changement d'échelle, micro/macro, l'articulation des espaces (et des temps), peuvent être d'excellents chemins vers la globalisation méthodologique et théorique de l'histoire, compensant l'un des aspects les plus négatifs de l'évolution historiographique de cette fin de siècle : la fragmentation des objets et des méthodes.

Le succès du nouveau paradigme dépendra de sa capacité à générer et à appliquer des stratégies globales de recherche

- 40 La plus grande anomalie à laquelle s'est heurté le consensus historiographique du ^{xx}e siècle, est l'impossibilité de mettre en pratique le principe de l'histoire totale. Citée rituellement par les historiens, elle est devenue le paradigme partagé le plus abstrait : au fur et à mesure qu'on s'éloigne de la pratique historiographique, l'idée d'histoire totale devient plus absolue et plus inaccessible, plus idéaliste. Rompre ce cercle vicieux est la condition *sine qua non* pour sortir définitivement de la crise de croissance et de désintégration de l'histoire.
- 41 La tendance générale de la connaissance scientifique – savoir toujours plus sur moins de choses – avec l'échec de l'histoire totale, a canalisé la créativité des historiens vers une spécialisation croissante. Dernièrement, a surgi, avec une grande force, la tendance contraire : la recherche de la convergence disciplinaire et de la globalité (la recherche, d'un côté des philosophes, de l'autre des physiciens, pour une théorie unifiée des forces physiques en est un exemple notoire). Elle se fait sentir aussi chez les historiens. Les apports récents, en histoire, sont le fruit du métissage des genres et de la méthodologie. Le contexte actuel de transition paradigmatique nous offre conjointement le problème et sa solution.
- 42 Il s'agit de mettre l'histoire totale sur ses pieds, et de transformer son contenu, peut être son nom. Il faut évoluer de l'absolu au relatif, de l'idée à la pratique, de la théorie à la méthodologie, de la certitude à l'expérimentation, du point d'arrivée au point de départ de la recherche. Pour cela, il est nécessaire de promouvoir des synthèses

historiographiques, des convergences de projets de travail, des directions d'ensemble, c'est-à-dire des stratégies globales de recherche : tout ce que le paradigme partagé de l'histoire totale n'a ni stimulé, ni permis de stimuler, tout au long du xx^e siècle, sauf quelques exemples précieux mais qui sont restés isolés et qui n'ont jamais été que des approximations globales.

- 43 Dans cet archipel qu'est devenue l'histoire du xx^e siècle, ce qui manque, ce sont des ponts, des voies de communication et des connexions qui permettent de regrouper les différentes îles de manière à composer des continents historiographiques qui nous feraient oublier l'attente passive de la venue de l'histoire sacralisée. La mise en pratique d'une nouvelle notion d'histoire globale, sécularisée et relativisée, impliquerait un effort de rénovation historiographique, au-delà de l'extrême spécialisation académique. Il est utile de reconstruire théoriquement un concept de totalité historique libérée de toute ossature kantienne et des divisions positivistes et mécanistes du type objet/sujet ou infra/supra.
- 44 L'histoire comme discipline scientifique ne peut se permettre de renoncer à la compréhension globale du passé. Le rôle de l'histoire dans la société, dans l'éducation et dans la recherche, est inversement proportionnel à son émiettement disciplinaire. La pierre de touche du nouveau paradigme historique sera, en conclusion, son aptitude à créer et à appliquer des stratégies globales de recherche, son aptitude à mettre au jour des faits historiques.

La coopération de l'histoire avec d'autres sciences nécessite son unité théorique comme science des hommes dans le temps

- 45 On ne peut se passer de l'interdisciplinarité pour comprendre la puissance novatrice du paradigme historiographique du xx^e siècle. De la géographie, de l'économie, de la démographie, de la sociologie, de l'anthropologie, de la psychologie, de la science politique sont sortis des méthodes et des sujets traités avec succès par les historiens des *Annales* et du marxisme occidental, sans pour cela cesser de se mouvoir dans un paradigme historiographique commun : l'interdisciplinarité est l'une de ses composantes les plus remarquables. La même chose pourrait être dite à propos des disciplines susmentionnées qui sont venues à l'histoire pour s'inspirer de sa dimension temporelle, engendrant des disciplines mixtes, dont les investigateurs ont double compétence : géographie historique, histoire économique, démographie historique, sociologie historique, anthropologie historique, psychologie historique, nouvelle histoire politique. La nécessité, que nous avons établie au début de cet essai historiographique, qui pousse les historiens vers l'histoire/philosophie des sciences, prouve que, sur le terrain de l'épistémologie, comme sur le terrain de la relation avec les sciences physiques, l'histoire ne peut se passer du dialogue inter- et transdisciplinaire. Elle doit même l'intensifier, comme signe des temps, comme font les autres sciences naturelles et sociales, pour éviter sa marginalisation.
- 46 Les changements rapides de dénomination – de l'interdisciplinaire (coopérer) au pluridisciplinaire (converger), du pluridisciplinaire au transdisciplinaire (traverser et transcender) – donnent à voir une activité scientifique qui cherche à se rendre

indépendante des cloisonnements académiques classiques, sans pour cela tomber dans la vieille illusion positiviste d'une science « unifiée ».

- 47 L'histoire n'est pas insensible au climat transdisciplinaire, conséquence directe de l'expansion des connaissances scientifiques, pures et appliquées, en cette fin de siècle. Ainsi, les *Annales* choisissent comme axe de leur « tournant critique » (1989), l'alliance renouvelée de l'histoire avec les sciences sociales et – incorporant un groupe de non-historiens – recomposent leur comité de rédaction qui retrouve ainsi le profil inter et pluridisciplinaire de ses origines. La nouvelle « licence d'humanités », en Espagne, illustre, sur le terrain de l'enseignement supérieur, cette propension à la convergence, contrepoint aux tendances centrifuges des années quatre-vingt qui continuent à agir au sein de chaque discipline.
- 48 Dans cette période, la perte de fiabilité du paradigme historique du xx^e siècle a coïncidé avec le développement de la collaboration des historiens avec les disciplines voisines. Cela a généré, chez certains collègues, la crainte de voir l'histoire se diluer dans les autres sciences, ce qui a conduit les plus radicaux à rejeter l'interdisciplinarité, et même la définition de l'histoire comme science. L'échange inégal, histoire-sciences sociales, ne se résout pas avec l'involution de l'histoire, en revenant à une histoire pré-paradigmatique découpée traditionnellement ; elle se résout en attaquant la racine du problème. L'histoire est faible par rapport à d'autres disciplines parce que celles-ci ont été et sont préoccupées par la théorie (la sociologie, l'anthropologie ou la critique littéraire). Cela leur a permis d'agir de façon impérialiste, exportant, avec des intentions assimilatrices, à l'intérieur du système des sciences sociales et humaines, leurs méthodes, leurs concepts et leurs théories. Ce problème est aussi ancien que la discipline historique. Il n'a qu'une solution : que nous, les historiens, les yeux posés sur les problèmes des sciences et des sociétés actuelles, tirions des conséquences méthodologiques et théoriques des recherches historiques. Il suffit de cesser de faire porter la critique sur les théories des autres et d'être plus autocritiques (et de développer nos propres réflexions). Nous sommes arrivés à un tel point que l'interdisciplinarité que nous pratiquons ne pourra plus progresser tant que la tâche de l'historien n'aura pas retrouvé un minimum d'unité interne et de globalité. Rien ne rend l'histoire plus vulnérable que sa fragmentation interne. L'interdisciplinarité bien comprise commence donc par nous-mêmes. Un plus grand apport de l'histoire aux sciences sociales et humaines avec lesquelles elle dialogue, exigerait – spécialement dans les recherches d'avant garde – une rencontre des multiples sous-disciplines historiques (d'origine académique, thématique et/ou méthodologique) sur un terrain commun ; en d'autres termes, cette contribution nécessiterait une recomposition du paradigme commun aux historiens qui n'opposerait pas l'indispensable coopération/convergence de l'histoire avec les sciences sociales, à la coopération/convergence – peut être plus urgente – entre les branches qui se sont successivement détachées du tronc commun de l'histoire. Le genre d'inter-histoire que nous défendons, dans le cadre de la collaboration interdisciplinaire histoire-sciences sociales, recèle l'inquiétude de tous historiens, quel que soit leur champ, pour l'historiographie, pour la théorie de l'histoire ; en définitive, pour le dénominateur commun. Les demandes croissantes d'interdisciplinarité ne peuvent être satisfaites que par une discipline historique consciente de son unité et de son irréductible singularité.

Penser historiquement le futur

- 49 Suivant l'idée qu'il faut avoir confiance dans la raison pour changer le monde et pour obtenir le bien être de l'humanité, l'historiographie prédominante, au ^{xx}e siècle, s'était fixée comme but d'étudier le passé afin de comprendre le présent et de construire un avenir meilleur. Le matérialisme historique insistait sur la contribution de l'histoire à un projet de transformation sociale ; l'école des *Annales* mettait l'accent sur le rapport épistémologique passé-présent (comprendre le présent par le passé, comprendre le passé par le présent a écrit Marc Bloch) : les deux courants participaient à la croyance générale de l'utilité de la nouvelle science historique.
- 50 L'idée de progrès qui unissait le passé au présent s'est définitivement brisée avec les événements de 1989, quand l'Europe orientale a commencé sa transition, du socialisme réel au capitalisme, faisant entrer en crise les prétendues voies de progrès historique et social, préalablement minées par les effets nocifs infligés, tout au long du ^{xx}e siècle, à la conservation de la nature, voire de l'espèce. Le pire, c'est que l'histoire scientifique ne s'en est pas rendue compte.
- 51 Dans la mesure où l'évolution progressive vers le bonheur de l'homme n'est pas assurée, l'histoire, pour la société, perd de son intérêt. De cette façon on pousse l'historien aux marges de la communauté publique, et les critiques, celles d'il y a cinquante ans, que faisaient les auteurs de la révolution historiographique aux historiens antiquaires, étrangers à la vie et à l'actualité, peuvent resurgir (Marc Bloch). Le désenchantement envers le présent amène à chercher refuge dans le passé de deux manières : fiction ou développement du roman historique côté public, développement de l'érudition côté académie. Ces solutions cherchent à libérer l'histoire de la charge que fait reposer sur elle le fait de la définir comme préoccupée du présent et de l'avenir des hommes.
- 52 Cependant, le modernisme ambiant mène les historiens à occuper une place subalterne. Dans les débats intellectuels qui tentent de tirer les conclusions des événements traumatisants des années 1989-1991, on utilise à profusion, les données historiques et celles de la philosophie de l'histoire, pour débattre et éclairer le futur de l'humanité. C'est le cas des controverses mondiales initiées avec *The End of History* de Francis Fukuyama (1989), et *The Clash of Civilization* (1993), de Samuel P. Huntington. Le second a brillamment démenti la paix finale « capitaliste et libérale » du premier, en évoquant l'hypothèse d'une « Troisième Guerre mondiale » menée par les fondamentalistes religieux. Ce ne sont pas toujours des essayistes – spécialistes de philosophie politique, dans les deux cas cités – qui recourent à l'histoire pour expliquer le futur immédiat ; des historiens aussi l'ont fait. Paul Kennedy, dans son *The Rise and fall of Great Powers* (1987), a consacré sept chapitres à analyser, sur cinq siècles, le développement et la chute des pays les plus puissants pour conclure sur un chapitre intitulé « vers le ^{xxi}e siècle » où il définit « les perspectives les plus probables » d'évolution des gouvernements et des grandes puissances.
- 53 Nous nous trouvons face à des références au passé et à des analyses qui ont la prétention d'influencer le présent, grâce au futur. On a tendance à remplacer le vieux paradigme passé/présent/futur par une autre conception passé/futur/présent dans laquelle ce qui est « à venir » passe au premier plan.

- 54 Nous disions que l'histoire doit aider à mieux vivre, à transformer la société, à émanciper les hommes. Pour les jeunes générations, les termes du problème ont dramatiquement évolué. Le plus difficile aujourd'hui ce n'est pas le présent mais l'absence de futur, de n'importe quel futur. On sait que le développement scientifique et technique peut continuer à croître jusqu'à dominer tout le globe, mais on sait aussi que de ses avantages le quart monde est exclu, ainsi que des masses croissantes de jeunes, dont certains ont une formation universitaire mais qui n'auront jamais accès au travail. Dans le Sud, des pays entiers sont exclus et réduits à la famine et à la surpopulation. Partout, la nature se révolte contre la domination productiviste galopante. On s'interroge sur le sens d'un développement scientifique et technique qui, plus d'une fois, entre en contradiction avec les intérêts de l'homme.
- 55 C'est une tâche de l'histoire, aujourd'hui, que de prouver qu'il y a toujours eu des « futurs » pluriels, que rien n'est sûr, que tout change, parfois de façon admirable. Au cours des millénaires, l'humanité a résolu des problèmes aussi ou plus difficiles, et avec moins de moyens, que ceux qui existent actuellement. Parce qu'il y a une histoire il y a un futur, donc de l'espoir. De plus, il y a un futur alternatif. Plusieurs possibilités s'offrent. Pour faire comprendre cela aux autres, encore faut-il en être convaincus nous-mêmes : abandonner l'objectivisme mécaniste, avec ses séquelles de fatalisme et de conformisme, pour nous acheminer vers un sujet historique plus libre (mais qui ne doit pas oublier ses conditionnements).
- 56 Penser historiquement le futur, c'est transformer le présent en empêchant que se reproduisent les grandes erreurs du xx^e siècle – le fascisme qui renaît en Italie ; le racisme qui avance partout ; le socialisme sans liberté qui a fait un naufrage catastrophique en 1989 ; le tribalisme ; le nationalisme agressif et le fondamentalisme religieux – dont l'historien est obligé de combattre les mythes et les irrationalités qui sont aujourd'hui à l'origine de nombreuses guerres. L'époque est à la recherche d'un nouveau rationalisme, d'un nouveau modèle, qui nous permette de progresser : l'histoire et les historiens ne peuvent rester en marge de cette demande intellectuelle et sociale.
- 57 Quand, après la Seconde Guerre mondiale, a été forgé le paradigme de l'histoire scientifique, il n'était pas nécessaire, comme aujourd'hui, de la défendre. Le premier engagement de l'historien, préoccupé par le futur, c'est de s'inquiéter de sa propre discipline : il faut prouver à nouveau l'utilité sociale et critique de l'histoire. Pour résister à la pensée technocratique, philosophiquement déphasée mais politiquement active, il faut distinguer l'histoire-science de l'histoire-fiction et mener la guerre qui fera revenir l'histoire dans les programmes éducatifs, dans les projets prioritaires de recherche et dans les moyens sociaux de communication. Le village global qui vient, sans l'histoire et sans les sciences sociales, sera le futur des choses, jamais le futur des hommes.

L'historien du futur réfléchira sur la méthodologie, l'historiographie et la théorie de l'histoire, ou il ne sera pas

- 58 Depuis le développement de l'épistémologie (Piaget, Habermas), de la sociologie (Durkheim), ou du structuralisme, il était acquis de considérer l'histoire comme une discipline non théorique, simple pourvoyeuse de données empiriques pour les sciences sociales et la philosophie : division du travail que, même si cela fait mal de le dire,

l'historien accepte, normalement, de bon gré, encouragé par une tradition empiriste de « longue durée » qui s'enracine au XIX^e siècle.

- 59 En dépit du matérialisme historique et de l'école des *Annales*, l'historiographie contemporaine continue d'être positiviste sur un point capital : le mépris sincère pour la théorie et, dans une moindre mesure, pour l'historiographie et la méthodologie, activités scientifiques considérées comme secondaires, et l'on peut dire presque inexistantes, dans l'œuvre de nombreux historiens consacrés. Le comparatisme n'a pas été appliqué, jusqu'à ce que la sociologie historique s'en empare ; l'histoire problème a été abandonnée en faveur de l'innovation thématique et de la collaboration interdisciplinaire ; l'élaboration théorique a été quasi absente. Seuls quelques philosophes se sont penchés sur la théorie de l'histoire, généralement sans tenir compte de l'apport des historiens et sans lier la théorie avec la pratique de l'histoire, contribuant ainsi au dialogue de sourds actuel entre la philosophie et l'histoire.
- 60 Les conséquences des procédés inductifs, du pragmatisme, du manque de réflexion sur l'histoire, de la carence de débat sur la méthodologie, sont connues : fragmentation des thèmes, méthodes et spécialités ; retard et dépendance par rapport aux autres sciences sociales ; cassure avec une société à laquelle l'histoire devait offrir idées, propositions et perspectives.
- 61 Ce congrès international : « L'histoire en débat » est cependant un exemple vivant que quelque chose est en train de changer. L'intérêt de certains historiens pour la méthodologie, l'historiographie et la théorie de l'histoire se développe. Peut-être parce que, « plus grandit la science, plus diminue le pouvoir de l'évidence empirique », et que nos interrogations augmentent. L'histoire, en tout cas, aborde avec plus de facilité la réflexion sur la méthode, ou sur l'histoire de l'histoire, que la fabrication et l'emploi d'hypothèses ou de thèses, de synthèses, de généralisations. Seule l'introduction de la méthodologie, de l'historiographie et de la théorie de l'histoire, dans les cursus de licence, peut habituer les futurs historiens à réfléchir sur leur discipline et, peut permettre de mettre l'histoire au rang des autres sciences.
- 62 Pour l'avenir, le choix de l'historien est : soit consacrer une partie de son travail à élaborer et à produire des ouvrages de méthodologie, d'historiographie et de théories historiques (en synergie et en collaboration avec les disciplines voisines), soit accepter définitivement la marginalité au sein de la science et de la société.
- 63 Qu'il soit difficile, pour l'historien, d'alterner le travail théorique et le travail empirique ne veut pas dire que ce soit impossible : la plupart des sciences sociales et humaines pratiquent, depuis longtemps, cette combinaison théorie-pratique. L'innovation thématique épuisée, il reste à l'histoire, pour accomplir ses responsabilités scientifiques et sociales, la méthodologie, l'historiographie et surtout la théorie, continents jusque-là ignorés avec persistance.
- 64 Une réflexion sur l'histoire permettrait d'élever le niveau de la recherche historique et déboucherait sur une meilleure compréhension globale du passé, sur une amélioration des relations avec les autres sciences (échange égal), sur une augmentation de la contribution directe des historiens à la théorie de l'histoire, et par conséquent de la société. C'est ce qu'exigent les événements du XX^e siècle et les interrogations du XXI^e siècle. On avait prit l'habitude de dire que si l'historien faisait de la théorie, il cessait d'être historien. Si on ne dément pas ce lieu commun, l'histoire ne pourra jamais dépasser sa position subalterne par rapport aux autres sciences sociales. Elle ne survivra

pas au ^{xxi}e siècle, comme discipline scientifique, telle qu'on l'a connue, et surtout, telle qu'on l'a aimée.

Pour une histoire continuellement en débat

- 65 Le débat n'est pas une habitude académique. Les nouveaux historiens, des *Annales* mais aussi les marxistes, ont reproduit le système vertical de la tradition universitaire qui transmet le savoir hiérarchiquement ; les thèses de doctorat sont un bon exemple de ces procédés. À l'époque de leurs origines révolutionnaires, les *Annales* affirmaient que le débat et l'hétérodoxie étaient consubstantiels à la nouvelle histoire académique : « à l'origine de toute acquisition scientifique existe le non-conformisme ». Le progrès de la science est fruit de la discorde, de la même manière que les religions se renforcent de l'hérésie dont elles se nourrissent. Il serait précieux, pour dépasser la crise de cette fin de siècle, de récupérer cet esprit anticonformiste, critique, de ressusciter l'histoire-débat, de manière à, s'inspirant de l'historiographie passée, forger un nouveau paradigme commun.
- 66 La communauté des historiens doit définir les problèmes historiographiques actuels et proposer des solutions, mais comment le faire sans l'expression libre et publique des alternatives ? Sans intensifier le débat il est impossible d'arriver à de nouveaux consensus
- 67 Kuhn a établi que, dans toute science, le changement de paradigmes, les crises, les révolutions scientifiques entraînent un débat. Comme on ne peut, éternellement, redéfinir les fondements d'une discipline, Kuhn explique que, dans les périodes de « science normale », les rivalités théoriques diminuent, les règles et les pré-suppositions cessent d'être débattues, l'intérêt pour la théorie s'affaiblit et, seules sont discutées les questions qui ne sont pas principales dans la pratique des chercheurs. Kuhn exclut les sciences humaines de ce processus, reconnaissant la fonction créatrice de la confrontation et de la critique permanente, par exemple, dans la philosophie et dans l'histoire, ce en quoi il est d'accord avec son adversaire Popper. Même dans les sciences naturelles, trente ans après les principaux ouvrages de Kuhn, nous avons du mal à croire que ce principe soit applicable, et qu'en ce qui concerne la controverse, il existe une séparation si nette entre les sciences. Le principe de la critique interne devrait être institutionnalisé par toute discipline vivante, étant donnée la vitesse à laquelle se succèdent les découvertes scientifiques, du moins dans certaines sciences.
- 68 Dans le cas de la recherche historique, la nécessité d'un débat constant est péremptoire. L'histoire-débat fait partie du paradigme à établir, au-delà de la crise actuelle. Elle est la conséquence, de l'expansion de l'histoire comme discipline, de sa particularité comme science du passé des hommes, interrogée et interprétée depuis un présent et un futur mobiles, qui rendent mobile aussi le passé interrogé, ainsi que de l'expérience propre des historiens au cours de ces vingt dernières années. L'absence d'un débat explicite et suffisamment centré a prolongé une déplorable situation d'équilibre instable, où le nouveau n'en finit pas de s'imposer et où le vieux n'en finit pas de disparaître, où les positions se polarisent ou se dispersent, sans que personne n'effectue, ni ne mette au jour des synthèses qui, successivement, reformuleraient le consensus. Le décalage est plus qu'évident entre la pratique plurielle des historiens, fragmentée mais fructueuse, innovatrice mais récupératrice de vieux genres, et une théorie qui, par inertie continue à s'en remettre au paradigme marxiste-*Annales* du ^{xx}e siècle. Pour le corriger, il faut

débattre sans merci, reconnaître la crise, sans nous tromper nous-mêmes et sans volontarisme excessif et, arriver à des conclusions qui nous donnent de nouveaux repères paradigmatiques. Cela suppose la tolérance vis-à-vis des positions contraires aux nôtres, dont il faut savoir apprécier les apports à la recomposition d'un paradigme commun. La dynamique de rivalité et de coopération, entre l'école des *Annales* et le matérialisme historique, qui a rendu viable la victoire du paradigme historiographique du xx^e siècle, est la meilleure preuve de ce que nous défendons : les divergences fructueuses sont une exigence élémentaire d'une saine historiographie.

La maturité d'un paradigme dépend des écoles qui le soutiennent

- 69 La crise de croissance, et conjointement paradigmatique, traversée par l'historiographie mondiale au cours des années quatre-vingt, a fait éclater le paradigme commun et, parallèlement, a provoqué des tendances centrifuges qui ont désintégré ses composants, séparant les historiographies nationales et les grandes écoles du xx^e siècle.
- 70 Avec l'affaiblissement et la mise en question des paradigmes partagés, sources de fonctionnalité, de relations mutuelles et d'autorité conjointe, l'école des *Annales* et l'école marxiste, se sont diversifiées au cours de la décennie passée. Elles ont été l'objet d'une critique acerbe, externe et interne, au point qu'aujourd'hui, rares sont ceux qui prétendent ou acceptent de les définir comme des écoles historiographiques, avec des têtes de files, des programmes unifiés de recherches et des organes d'expression.
- 71 Actuellement, la direction collégiale des *Annales* offre une riche diversité de lignes historiographiques qui ont leur point de rencontre à l'extérieur, dans le principe de l'interdisciplinarité. Ce manque de cohésion interne est encore plus grand si nous agrandissons le cercle jusqu'au Centre de recherches historiques de l'École des hautes études en sciences sociales et en dernier lieu, aux universités françaises. Le fractionnement de l'école des *Annales*, née en 1929, n'est qu'une conséquence, et une cause, de la dispersion générale de l'histoire, dans le dernier tiers du siècle ; fractionnement qui affecte aussi, dans une autre mesure, les historiens proches du marxisme. La naissance, en 1976, de *History Workshop*, les polémiques entre E. P. Thompson et Perry Anderson – et d'autres – à propos du structuralisme, et entre Lawrence Stone et Eric J. Hobsbawm à propos du retour de la narration, 1979-1980, marquent les tensions d'une diversification qui, bientôt, se traduira en critiques à l'encontre de l'histoire sociale. Ce courant est représenté par *Past and Present* qui n'a jamais prétendu au titre d'école. Le résultat fut le même qu'aux *Annales* : dans les deux cas, un *big bang* initial et une expansion postérieure qui finit par fragmenter et opposer les parties.
- 72 Pour finir, les historiens pensent que ces écoles historiques appartiennent au passé, qu'elles sont des repères passifs. La meilleure référence que nous ayons, d'une tradition historiographique non organisée en école est le positivisme. Le marxisme et les *Annales*, dans les années quatre-vingt-dix, ressemblent plus aux vieilles traditions pré-paradigmatiques qu'à de véritables écoles de pensée et d'action historiographiques. Il est curieux d'observer que, à mesure que la rivalité s'impose entre les deux écoles, peu de personnes réalisent – de là, l'intérêt de nos deux premières propositions – que les crises subies par les *Annales* et l'historiographie marxiste sont étroitement corrélées et

parallèles aux variations du paradigme commun, lui même influencé par l'évolution du paradigme scientifique global et par les transformations socioculturelles et politiques de cette fin de siècle.

- 73 Le déclin du paradigme commun et des écoles qui le soutenaient, dans le contexte actuel de développement de l'historiographie mondiale, a généré les phénomènes suivants, parfois contradictoires.
- Individualisme historiographique, encouragé par la nécessité et/ou le goût pour le *curriculum vitae* académique et par la valorisation générale de l'individu dans les années quatre-vingt ;
 - Un plus grand poids des traditions historiographiques « naturelles » (sans référence à un paradigme commun ni à une école) ;
 - classification universitaire conventionnelle (antiquiste, médiéviste, moderniste, contemporanéiste, pour l'Europe occidentale),
 - historiographies nationales ;
 - Tendance à la mondialisation de l'historiographie, sur la base d'une intensification des contacts internationaux ; ce processus affecte une minorité d'historiens, mais favorise l'accélération du monde actuel vers le « village global ».
- 74 La revitalisation de l'histoire comme science sociale réclame un rôle actif de la communauté des historiens autour d'un programme historiographique ; des projets collectifs au delà des cadres académiques et nationaux (l'un comme l'autre sont inévitables) ; des « combats pour l'histoire » du style de ceux qui furent menés par les écoles historiographiques dont nous sommes les héritiers.
- 75 Même s'il s'agit de dépasser les anciennes idées, l'esprit des écoles historiographiques, spécifique du ^{xx}e siècle, est ici et maintenant, plus nécessaire que jamais. Écoles doit être employé au pluriel parce que, dans le passé comme dans l'avenir : paradigme commun ne sera pas équivalent à école historiographique unique. Le ton critique et auto-critique de l'histoire-débat, la vitalité d'un paradigme, sont, en un mot, mieux garantis par une diversité d'écoles, grandes et petites, internationales et nationales, interdisciplinaires et disciplinaires... La diversité académique, nationale, idéologique, générationnelle, de la communauté des historiens – ou d'autres sciences sociales – oblige donc à combiner efficacement pluralité et consensus.
- 76 La première tâche de l'historiographie du ^{xxi}e siècle sera de reformuler et de revitaliser les aspects valables – les uns déjà appliqués, les autres encore inédits – des grands écoles du ^{xx}e siècle. Cela implique de nouvelles directions d'interventions historiographiques, internes et/ou externes aux anciennes traditions. Des synthèses successives nous permettraient d'avancer et de sortir du marécage de la transition paradigmatique. Le paradigme commun, issu de ces réflexions, n'est déjà plus, ne sera pas, une répétition du paradigme commun du ^{xx}e siècle.
- 77 Pour s'« assimiler au nouveau, l'ancien doit être revalorisé et réordonné ». Un bilan est nécessaire ; positivisme, *Annales*, marxisme : succès, échecs, limites, objectifs réalisés, points non-accomplis. Le meilleur apport des écoles du ^{xx}e siècle au nouveau consensus historiographique, pressé par les nouvelles nécessités scientifiques et sociales, serait une auto-critique, laquelle, en agissant sur la rénovation ou l'abandon de ses parties mortes, ne se priverait pas de défendre ses aspects les plus actuels et les plus indispensables. Soyons radicaux dans les deux sens. Faisons face à la pensée simplificatrice qui empêche de mener en parallèle les deux opérations, et au post-modernisme qui pourvoit à la

critique mais qui nie la synthèse, tension essentielle entre tradition et changement, entre pensée divergente et pensée convergente, qui est la base, en résumé, du progrès scientifique et social.

- 78 La revue des *Annales* a donné l'exemple, en 1989, en lançant son « tournant critique ». Quatre ans après, celui-ci offre des fruits restreints, c'est-à-dire une importante rénovation générationnelle mais très peu de propositions programmatiques. Cela illustre la grande difficulté à promouvoir le changement depuis le cœur historique des traditions. L'absence de débat, dans les pages de la revue, et le fait que les historiens français soient peu liés à l'évolution récente de l'historiographie anglo-saxonne, ont contribué à la faiblesse de l'écho éveillé par le « tournant critique » qui signale, malgré tout, une nouvelle étape pour la tendance fondée par Marc Bloch, mais dont le profil reste à définir.
- 79 Dans l'historiographie marxiste on ne trouve pas de démarche semblable. On enregistre des attitudes revendicatives et défensives, ainsi que d'autres, réalistes ou sévèrement auto-critiques, toutes utiles mais teintées de pessimisme et sans alternative face au futur. Le plus grand obstacle est externe : c'est la paralysie qui menace la pensée critique marxiste depuis 1989. Nous sommes convaincus que la réaction ne se fera pas attendre, parce que, sans la contribution du matérialisme historique, il n'est possible, ni de solder ses comptes – non seulement historiographiquement – avec le ^{xx}e siècle, ni d'entrer dans le ^{xxi}e siècle. Car, nous continuerons à faire face à des réalités sociales qui, dans certaines de leurs dimensions, sont pires que celles qui ont donné naissance au marxisme, au ^{xix}e siècle et qui ont formé le contexte des sciences sociales et humaines d'aujourd'hui. Tout cela sans laisser de côté, bien sûr, les démentis dramatiques que le ^{xx}e siècle apporte aux prévisions marxistes au sujet de « l'inévitable » transition historique du capitalisme au socialisme.
- 80 Les paradigmes généraux, économiste et structuraliste, qui ont surdéterminé le paradigme commun des historiens au cours du ^{xx}e siècle, en tuant le sujet, ont été rejeté par la communauté : il n'est pas arrivé la même chose avec le paradigme néopositiviste, dont l'influence était plus clandestine, mais très efficace. En finir avec le « mauvais » positivisme (anti-théorique et anti-historiciste) sans abandonner le « bon » (rigueur de la critique documentaire), est, de notre point de vue, le pas obligé pour entrer dans le ^{xxi}e siècle historiographique. Ainsi, dans un autre contexte, pourront être développés les éléments paradigmatiques des *Annales* et du matérialisme historique. Pour cela, il est conseillé de remonter aux origines des deux grandes écoles historiographique du ^{xx}e siècle afin de gagner en perspective et de mieux évaluer ce qui sert, ce qui ne sert pas, ce qu'il faut reprendre, et reformuler, ce qu'il faut rejeter, les yeux toujours tournés vers le futur.
- 81 Nous disons qu'il n'y a pas de buts, fatalement préétablis ; il n'y a que des objectifs, continuellement révisables. Nous ne pouvons avoir aucune certitude sur la future configuration du paradigme historiographique en formation ; ni sur le rôle des traditions du ^{xx}e siècle, ni sur celui des nouvelles écoles qui pourraient se constituer dans les prochaines années. C'est la communauté des historiens qui décide en dernier lieu du chemin à suivre. Cette nouvelle voie peut nous amener à un nouveau paradigme commun avec les écoles (comme dans la deuxième moitié du ^{xx}e siècle) ; à plusieurs paradigmes contradictoires par rapport aux écoles (romantisme versus positivisme au ^{xix}e siècle) ; ou à une autre configuration spécifique du ^{xxi}e siècle. Notre propos est clair : paradigme commun avec les écoles (probablement plus nombreuses mais de plus petites

dimensions), qui promeuvent une science historique avec sujet, tolérante, et avec débat ; innovatrice et traditionnelle ; empirique et théorique ; unifiée, interdisciplinaire et globale ; en guerre contre le futur inhumain qu'on nous promet.

Les changements socioculturels des années quatre-vingt-dix favorisent l'histoire et les sciences de l'homme

- 82 Nous revendiquons l'élaboration d'un nouveau paradigme commun qui fasse sortir l'histoire et les humanités des catacombes. La conjoncture mentale des années quatre-vingt-dix, est, de ce point de vue, plus favorable que celle des années quatre-vingt caractérisées par le *yuppisme*, le culte de l'argent et du pouvoir, la vague conservatrice de Thatcher et Reagan culminant vers 1989, l'attrance de l'Est pour un capitalisme d'emblée spéculatif, corrompu et mafieux. De l'autre côté on a la réaction des années quatre-vingt-dix : contre le capitalisme sauvage et inhumain dans l'Est de l'Europe, contre la corruption politique et financière dans le sud de l'Europe, le mouvement *politically correct* aux États-Unis, les grèves générales ouvrières et étudiantes contre le chômage et le resserrement des mesures sociales, la révolte du Chiapas, le développement des organisations non gouvernementales, l'augmentation de la solidarité envers le tiers monde, le recherche d'un nouveau compromis éthique dans les sciences physiques, biologiques et de la santé, la contestation du post-modernisme dont il est capital de considérer les critiques. Une nouvelle rationalité est en train de créer un climat mental, intellectuel et moral, très différent, moins individualiste et plus humaniste, à mesure que nous nous approchons de l'an 2000. Ou l'humanité met l'homme et son environnement au centre de l'activité politique et économique, ou les dégâts définitifs, écologiques, démographiques, éthiques, sociaux, à portée de main de la troisième révolution technologique, sont assurés.